

# Rédaction

## Présentation du sujet

Le sujet porte sur un passage du *Traité des solitudes*, de Nicolas Grimaldi (Paris, PUF, 2003). Comme d'habitude, les candidats devaient résumer le texte puis bâtir une dissertation sur un court extrait du troisième paragraphe : « Vivre, c'est s'excéder, se transfuser. C'est déborder de soi. » Cette citation reformule la thèse centrale de l'auteur, assurant la cohérence d'une épreuve qui veut toujours lier les deux exercices sur lesquels elle repose.

L'auteur montre que si la subjectivité crée l'illusion qu'on vit en soi et pour soi, la vie est en fait un élan universel qui traverse l'être et se diffuse à travers tous les autres, le liant à eux. La prise de conscience de cette participation n'intervient malheureusement qu'à l'approche de la mort.

## Analyse globale des résultats

La compréhension du texte ne rencontrait pas de difficultés majeures mais, du fait de sa densité argumentative, il a rarement été résumé de façon exhaustive, objective et équilibrée. La restitution claire des idées les plus subtiles, notamment l'obstacle que peut constituer la représentation à la « communication de soi », demandait les efforts conjugués d'une lecture attentive et d'une expression maîtrisée. On pouvait ainsi mesurer la rigueur intellectuelle, qui oblige à définir et à comprendre de quoi on parle, et trouver des éléments d'évaluation pertinents.

La dissertation a pu embarrasser certains candidats, surpris de ne rencontrer ni dans la citation ni dans l'énoncé qui l'accompagnait la mention littérale du programme de l'année 2020-2021, « la force de vivre », qui orientait leur préparation. Pourtant, un tel sujet reste fidèle à notre souci constant d'inviter à une réflexion personnelle et de décourager toute tentation de réciter un cours. La force de vivre n'est pas un concept figé : c'est une notion qui aurait dû être envisagée dans sa très grande complexité. Les notions d'énergie expansive, d'élan, d'épanchement, d'infini de la vie, convoquées ici, lui font écho sans se confondre avec elle.

## Commentaires sur les réponses apportées et conseils aux futurs candidats

La copie, destinée au lecteur particulier qu'est le correcteur, ne doit plus être le lieu de l'élaboration de la pensée mais celui de sa mise en forme. Le résumé, surtout, devrait être entièrement rédigé au brouillon puis, le nombre de mots une fois vérifié, recopié ; dans la dissertation, c'est le brouillon, encore, non la copie, qui devrait accueillir l'élaboration de l'argumentation. Un devoir surchargé de ratures, d'ajouts griffonnés en marge ou dans les interlignes n'est donc guère recevable. Nous rappelons qu'une copie doit impérativement se plier aux codes en usage.

En somme, le candidat doit être son premier lecteur : s'il ne fait pas cet effort, comment peut-il l'exiger du correcteur ?

## Résumé

Le résumé évalue les capacités de compréhension, d'appropriation, de restitution sous une forme objective, synthétique et claire d'un propos complexe. La qualité de synthèse s'apprécie d'abord dans le respect du nombre de mots imposé ; certains candidats semblent encore ignorer que le nombre de mots du résumé est systématiquement vérifié et que les décomptes frauduleux sont lourdement sanctionnés. La présence des barres de comptage est indispensable.

L'organisation du texte en paragraphes met en évidence les étapes de la pensée de l'auteur, de sa démonstration ; le résumé doit rendre compte de ce mouvement, là encore synthétiquement : c'est-à-dire qu'il ne doit jamais être ni monobloc ni éclaté en cinq, six paragraphes ou plus. On attendait ici trois paragraphes : le premier soutenait la thèse selon laquelle vivre est un débordement de soi ; le deuxième montrait qu'inversement se replier revient à dépérir ; le troisième expliquait comment l'image de soi donnée au monde nous en coupe tragiquement.

Les paragraphes doivent apparaître sans aucune ambiguïté sur la copie, à l'aide d'alinéas ou de sauts de lignes. Toutefois, ce découpage n'a pas de sens s'il n'est soutenu, de paragraphe en paragraphe et à l'intérieur de ceux-ci, par des articulations logiques explicites et appropriées. Il ne suffit donc pas de livrer des tronçons du texte original : il faut tisser un nouveau texte, qui permette, sans retour à la source, d'en saisir la pensée dans ses nuances.

Le texte de Nicolas Grimaldi est écrit dans une langue rigoureuse, qui ne laisse aucune place à la restitution approximative. La représentation, dont il est question au début et à la fin du texte, devait par exemple être l'objet d'un soin particulier, de même évidemment que les phrases qui servent de support au sujet de la dissertation, et qui répètent clairement la thèse à la fin du premier moment du texte. Mais c'est surtout le dernier moment qui a souffert du manque de temps, du manque de mots ou du manque de précision. La dimension tragique de la pensée de l'auteur n'a pas été assez clairement perçue. Quant à la révélation de la participation de l'être à la vie universelle, cette idée, qui pouvait pourtant offrir des issues intéressantes au travail de dissertation, a été le plus souvent ignorée.

Il convient de distinguer dans le texte entre exemples purement illustratifs, qui disparaissent du résumé, et exemples argumentatifs, qui sont conservés. Ici, les références aux Grecs, à Amiel étaient substantielles et contribuaient de manière décisive à la démonstration ; et Léopardi, à qui Grimaldi emprunte sa thèse, ne pouvait être ignoré.

Le texte produit doit être clair, intelligible, cohérent. Faute de reformulations limpides ou à cause de tentatives maladroites pour imiter le style de l'auteur, un trop grand nombre de devoirs propose une reproduction sibylline du propos. Il ne s'agit pas non plus de recourir à une synonymie mécanique, qui appauvrirait voire défigurerait le sens du texte initial ni surtout à la reprise littérale de fragments. Les meilleurs résumés savent à la fois réutiliser le lexique de départ et témoigner d'une expression personnelle. À cet égard, il convient de signaler de vraies réussites.

Les candidats, on le comprend, ne doivent pas céder à la tentation de faire court pour éviter le dépassement : un résumé de moins de 200 mots se condamne le plus souvent à de graves omissions.

## **Dissertation**

La dissertation évalue la capacité de mener la discussion critique d'une thèse, en mesurant la validité à l'aune des textes au programme. En outre, la spécificité du concours Centrale-Supélec est de proposer dans l'épreuve de rédaction deux exercices liés l'un à l'autre, formant unité et système. Il convient donc de prendre appui sur le contexte du résumé et des idées soutenues par l'auteur et d'en tenir compte dans la dissertation. Trop régulièrement, les exercices paraissent découplés et étrangers l'un à l'autre, alors que le texte initial est une belle invitation à enrichir la réflexion suscitée par les trois œuvres du corpus, tout en prenant garde à ne pas substituer la thèse majeure du texte à celle propre du sujet.

Le rapport de la session 2018 revenait, étape par étape, sur la méthode de la dissertation ; nous invitons les candidats à se reporter à ce document. Nous le complétons ici par des observations tirées des copies de la session 2021.

S'il pouvait être légitime de mobiliser la notion de force de vivre au service de la réflexion, elle ne devait en aucun cas se substituer aux termes du sujet, qu'il s'agissait au contraire de définir précisément pour les faire jouer dans toutes leurs nuances au sein d'une discussion dynamique, c'est-à-dire capable de mettre en évidence le sens de la citation dans sa complexité, d'en signaler les limites et de proposer un dépassement

de celles-ci. Faute d'avoir tenu compte de cette exigence, des candidats ont contourné le sujet, lui ont substitué un propos beaucoup trop général sur « la force de vivre » (Pourquoi la perd-on ? Comment la retrouver ?) ou la relation à autrui, le sens de la vie, etc. Le jury est extrêmement sensible à la capacité d'affronter le sujet, au lieu de réciter un contenu artificiellement rattaché à la question posée.

Il convient alors de faire preuve de rigueur dans la saisie des termes de l'énoncé. Si certains candidats cherchent à expliquer les trois termes, à les traduire, à en offrir des équivalents solides qui permettent de soutenir une réflexion substantielle, beaucoup se contentent de synonymes approximatifs qui exposent la réflexion à tous les glissements. Ainsi, nombre de candidats n'accordent pas assez d'importance à l'expansion de soi et à la transitivité des relations : ils privilégient le rôle de la collectivité, la nécessité du partage voire l'altruisme ou l'humanisme incontournables — réduisant et amenuisant de fait la portée du sujet. La plus extrême attention doit donc être portée à l'analyse des mots clés et à la définition des objets du devoir.

Dans l'effort d'analyse, le propos de Grimaldi est parfois transformé en impératif : « Pour N. Grimaldi, *il faut* vivre... *on doit* vivre de telle ou telle manière », croit-on comprendre. Il s'agit pourtant d'une définition, qui présente la vie humaine envisagée individuellement comme un excès, une transfusion, un débordement, autrement dit un dépassement, une expansion, un épanchement, un décentrement à partir de ce centre que chacun constitue par et pour lui-même. La vie réellement vécue consisterait alors à trouver « son être hors de soi » (ligne 23). La suite du texte apporte aussi sur un mode négatif un précieux éclairage : « Sa solitude retranche [le sujet] ; et en l'empêchant de se répandre, de se diffuser, de se communiquer, ce retranchement lui fait sentir le dessèchement et le dépérissement de son propre moi » (lignes 53–56).

On pouvait dès lors se demander simplement si vivre impliquait la capacité d'un tel sujet d'outrepasser les limites du moi, de déborder la sphère de sa subjectivité. Les œuvres en elles-mêmes relèvent-elles de telles démarches ? Se réalisent-elles, se vivent-elles comme débordements d'un *je* qui, en les écrivant, deviendrait vraiment *un autre* ?

Le plan constitue le cheminement de la réponse à la question posée par la problématique. Il doit être explicite et annoncer un contenu, non une méthode (« Nous validerons la thèse puis nous en montrerons les limites... »). Il doit être rigoureux et dynamique, c'est-à-dire progresser vers une résolution convaincante. Le jury a pu, sur ce point, constater les efforts accomplis pour proposer un plan dialectique. Le sujet, dont les candidats ont souvent su identifier les limites de la thèse, s'y prêtait bien.

Le plan pouvait ainsi montrer que, si la vie est exaltation au-delà de cette « clôture de l'ego » qu'évoque Nicolas Grimaldi, l'élan vital s'interrompt ou se détourne quelquefois, contrecarré par l'obstacle. En fin de compte, s'excéder peut se concevoir, à partir de la contemplation, dans l'exploration de la vie intérieure, dans l'introspection ou dans la connexion à une force fondamentale et élémentaire qui fait de chacun de nous une partie d'un tout.

Il faut encore regretter, cependant, les plans binaires caricaturaux, qui valident puis invalident la thèse, conduisent ainsi dans une impasse, parfois sans respecter l'exigence élémentaire de non-contradiction ; ou bien les plans allusifs, qui annoncent qu'il faut « autre chose » que de la transfusion pour vivre, et se condamnent en II à un catalogue sans rapport avec le sujet ; ajoutons les plans qui croient opérer un dépassement flatteur par un III plaqué, sur les vertus de la création, de la littérature, de l'art, récitation gratuite de cours et de poncifs. Tout aussi fréquent et condamnable, le plan inversé, autrement dit la critique anticipée d'une pensée qu'on n'a pas même pris la peine d'explorer, d'expliquer, de comprendre. Nos rapports n'ont pourtant jamais cessé de dire à quel point de telles démarches intellectuelles nous paraissent choquantes, de la part de futurs ingénieurs.

Si la création avait toute sa place cette année dans le traitement du sujet, notamment sous l'espèce de la communication de soi à travers l'œuvre, encore fallait-il rattacher soigneusement ce développement à la progression générale de la pensée. Il importe en effet que les étapes du propos s'enchaînent clairement entre elles et soient toujours reliées, grâce à des transitions, parfois de simples reformulations, qui font le

point de ce qui a été établi et de ce qui doit l'être désormais, mettant en évidence la cohérence du projet argumentatif. Il arrive que des candidats paraissent ne comprendre le sujet qu'en cours de rédaction, parfois au moment de la conclusion, à force précisément d'en faire jouer les termes. La réflexion préalable a été trop superficielle pour permettre de définir un questionnement pertinent, de bâtir une construction solide. Les bonnes copies, qui ont su commencer par prendre la mesure du sujet, se signalent souvent dès la lecture de l'introduction.

La rigueur doit régner également au sein des parties, qui ne sauraient en aucun cas développer des idées contradictoires, mêler thèse et antithèse. À leur échelle se reproduit une démarche argumentative ordonnée, à laquelle la distribution thématique des idées est rarement propice. Chaque paragraphe doit être clairement, explicitement rattaché au sujet, comme une étape de sa discussion. Les termes mêmes du sujet font efficacement retour dans le cours du développement, pour être examinés sous un jour nouveau.

Les références aux œuvres jouent ici un rôle capital. Il s'agit non pas de les livrer par salves mais de les exploiter. Le corpus, cette année, ne comportait que des textes « à fragments » (poèmes, témoignages et longs paragraphes philosophiques) et la tentation était grande, pour certains candidats, de décontextualiser certains segments afin de les mettre au service d'une thèse peu congruente avec le sujet ; à cet égard, le dévouement héroïque et sacrificiel de Charles Vacquerie, le séjour génois de Nietzsche ou les paroles des évacués de Pripiat sont très souvent sollicités, sans que la conjonction avec les implications du sujet soit réellement avérée.

Les citations sont à privilégier absolument, les références narratives ou exclusivement biographiques à proscrire : c'est bien au texte qu'il faut s'attacher. Ces citations ne remplacent pas l'idée, elles viennent soutenir celle-ci ; elles ne sont pas des preuves et exigent donc d'être expliquées, c'est-à-dire mises efficacement en relation avec l'idée. Les meilleures analyses sont dès lors celles qui s'attachent au travail d'écriture, pour dégager la singularité de la pensée.

Ces citations doivent évidemment être exactes (« Inconscient qui croît (*sic*) que je ne suis pas toi », se hasarde une copie) et le nom des auteurs ne doit pas être déformé. Sans insister sur certaines caricatures, qui voient dans l'URSS d'avant Tchernobyl « un exemple où la vie était tranquille », il convient d'attirer l'attention sur certains contresens auxquels s'est particulièrement prêtée la pensée de Nietzsche dans la mauvaise interprétation de l'*amor fati*, assimilé à un fatalisme, de la « construction de nouvelles valeurs », etc. De telles erreurs signalent un travail insuffisant sur l'œuvre.

Il semble que la maîtrise formelle fasse désormais l'objet d'un certain soin : la majorité des dissertations correspond à la structure attendue. Une tendance ponctuelle à se passer d'amorce en introduction a cependant été remarquée. Cette entrée en matière n'a pas qu'un caractère rhétorique : elle met en perspective le questionnement auquel invite le sujet.

Quant à la qualité de l'expression, si les accords demeurent trop souvent malmenés, nous voudrions insister sur le lexique : outre les tours fautifs régulièrement signalés, « impact », « impacter » deviennent systématiques et franchement lassants ; trop souvent cette année, la « zone de confort » a paru propre à décrire une vie sans débordement ; « isolation » est souvent confondu avec « isolement ». Il faut veiller aussi à la manière dont s'envisagent les textes, bannir les platitudes, qui invitent à « s'identifier » à Hugo, à tel témoin de *La supplication...* Rappelons également que les noms des auteurs ne doivent pas être soulignés : le commentaire substantiel des références attirera suffisamment l'attention sur elles. C'est d'ailleurs bien par leur nom (éventuellement précédé du prénom) que les auteurs doivent être désignés : la méconnaissance de l'onomastique slave ne saurait excuser la familiarité d'un « Svetlana ».

Enfin, si la concision est une qualité attendue, une dissertation de deux ou trois pages, introduction et conclusion comprises, ne saurait répondre aux attentes de précision et d'argumentation ; il s'agit alors au mieux d'un travail superficiel, qui sera noté comme tel.

## **Conclusion**

On doit finalement reconnaître que les copies les moins convaincantes posent d'abord le problème crucial de leur simple intelligibilité. Nous nous étonnons aussi de découvrir un nombre non négligeable de devoirs présentant des défauts devenus de plus en plus rares au fil des sessions : l'ignorance des règles de comptage des mots et des principes élémentaires des deux exercices. De telles lacunes trahissent forcément une préparation insuffisante et un manque d'entraînement. On ne saurait trop insister : une épreuve de concours ne s'improvise pas. Pourtant, ce sujet paraissait tout à fait abordable et n'a pas vraiment gêné des candidats avertis des exigences de l'épreuve, familiarisés avec les méthodes et maîtrisant la langue. Le nombre significatif de devoirs solides ou excellents le prouve.